

Mais à quoi sert donc *Le Devoir*?

Pierre-Philippe Gingras, *Le Devoir*, Libre Expression, 1985

Jacques Guay

Number 18, April–May 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, J. (1985). Review of [Mais à quoi sert donc *Le Devoir*? / Pierre-Philippe Gingras, *Le Devoir*, Libre Expression, 1985]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (18), 13–13.

MAIS À QUOI SERT DONC LE DEVOIR?

Écrire sur *Le Devoir* est une aventure périlleuse. Non pas tant, sans doute, par la place qu'il occupe encore que par ce qu'il représente comme institution au Québec depuis 75 ans.

C'est peut-être ce qu'avait en tête le directeur actuel, Jean-Louis Roy, lorsqu'il écrivait ce qui suit dans la préface de l'ouvrage que consacre au quotidien un de ses anciens artisans, Pierre-Philippe Gingras: «Seule une équipe de spécialistes en sciences humaines — historiens, sociologues, politicologues, spécialistes en communication — pourrait tracer une histoire exhaustive du *Devoir*, à la condition d'y consacrer plusieurs années de recherches exigeantes...»

Certains observateurs ont cru y voir une indélégance de M. Roy, une manière de jugement sur l'oeuvre de M. Gingras qui, en moins de 300 pages, n'avait, certes pas, cette prétention. Ce qu'a probablement voulu dire M. Roy, c'est que *Le Devoir* et ses journalistes ont été tellement liés à l'histoire du Québec contemporain qu'on ne peut le raconter sans faire cette histoire. Ce que M. Gingras esquisse lorsqu'il parle du fondateur, Henri Bourassa, ou encore de certains événements comme le scandale du gaz naturel. Autrement, nous en restons à l'anecdote, aux éphémérides.

Un grand homme distant

L'ouvrage n'échappe pas, par ailleurs, à cette pudeur qui fait que lorsqu'on écrit de l'intérieur de l'institu-

tion, on n'ose pas vraiment la critiquer.

Au sujet du grand homme, Bourassa, il faut lire ce qu'en disait, à la une du *Devoir* le 15 janvier dernier, un collaborateur de l'époque, M. Victor Barbeau, interviewé par son fils François, journaliste au *Devoir*: «Henri Bourassa ne connaissait pas son personnel. En dehors d'Omer Héroux, de Georges Pelletier et de quelques autres, il n'avait aucune relation avec ses employés. On le rencontrait dans le hall, on le saluait, mais jamais il ne nous interrogeait, jamais il ne nous posait une question. La salle de rédaction, qui n'était pas plus grande qu'une cuisine de campagne, réunissait de 10 à 12 rédacteurs et tout à côté, dans une salle qui avait deux fois la superficie de la nôtre, était le bureau de M. Bourassa. Il ne s'y montrait qu'une fois ou deux par semaine.»

Une certaine noirceur

Voilà, au moins pour le climat, des jours que ne regretteront pas les journalistes actuels du *Devoir*.

Ils ne regretteront sûrement pas non plus cette conception du *Devoir* qu'avait un autre directeur, Gérard Fillion, selon ce qu'il affirmait lui-même dans le cahier publié pour célébrer les 75 ans: «Mais il ne serait venu à personne l'idée de proférer à l'endroit du pape des insultes et des injures comme deux minables comme Victor-Lévy Beaulieu et Nathalie Petrowski se sont permis de le faire ces mois derniers. Il y a belle lurette qu'on ne lit plus de tels propos orduriers dans les feuilles les plus anticléricales. Et ce n'est pas le

rédacteur en chef de l'époque qui aurait prôné dans le journal de Bourassa l'avortement libre, gratuit et joyeux. On savait alors que le journal avait été fondé pour défendre certaines valeurs, et on répugnait à pratiquer cette sorte d'escroquerie morale.»

Non, ce que regrettent probablement les journalistes du *Devoir*, c'est la place qu'occupait alors ce quotidien qu'un autre directeur passé, M. Claude Ryan, qualifiait de journal «des gens qui pensent au Québec».

À l'heure où, jouissant de conditions de travail et de salaire presque comparables à ceux des grandes boîtes, ils écrivent sur les écrans cathodiques de Québec et où M. Péladeau lui-même se dit très fier des nouvelles pages économiques du *Devoir*, ces paroles, prononcées en 1920 par Henri Bourassa, sont sinon prophétiques, du moins bien de circonstance: «Nous pourrions donc, tout au plus faire du *Devoir*, à prix d'argent que nous n'avons pas, une mince réplique de *La Presse*, et de *La Patrie*. Nous y perdriions dans l'estime des gens de goût; nous n'y gagnerions pas grand-chose auprès des habitués du «brûle-gueule» et du «tord-boyaux»...

Qu'on retienne bien ceci, *Le Devoir* réussira, même matériellement, dans la mesure où il se distinguera, même dans la forme, des autres journaux...»

C'est bien là qu'est maintenant toute la question: «en quoi *Le Devoir* se distingue-t-il présentement des autres?» ■